Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 32 (1972)

Buchbesprechung: A la recherche de l'ouvrage de Samuel Gagnebin

Autor: Gagnebin, Charles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Etude Critique – Rezensionsabhandlung

Brève présentation de l'ouvrage de Samuel Gagnebin

A la recherche d'un ordre naturel*

Composé de deux groupes de six études précédées d'une ample *Introduction*, cet ouvrage se présente comme la transcription d'un itinéraire intellectuel et moral, scientifique, philosophique et religieux qui ne délaisse pourtant pas l'apport des arts. Cet itinéraire correspond à la constitution et à l'évolution d'une pensée. C'est dire qu'il n'a pas été tracé d'avance selon une perspective rectiligne qui assurerait le cheminement le plus court possible; mais ce n'est pas non plus un labyrinthe comme celui de Crète, où il faudrait qu'un fil d'Ariane nous soit donné pour en suivre les détours et en trouver l'issue. C'est plutôt une pérégrination par étapes. Nous ne pourrons pas les franchir toutes, mais seulement poser quelques jalons et procéder à des raccourcis forcément schématiques qui tendent, dans la mesure du possible, vers l'objectivité, relative, d'ailleurs. Ces étapes sont marquées ici et là par d'assez longues haltes, mais la conscience d'être en route, *in via*, *in fieri*, l'emporte sur tous les acquis, même les mieux assurés: l'auteur se trouve engagé dans une recherche. Dans quelle recherche? Une recherche scientifique et une recherche philosophique, bien sûr. Mais tandis qu'aucun point de départ obligé ne s'impose au savant, l'homme qui pense en philosophe ne choisit pas son point de départ: il doit commencer par le commencement, c'est-à-dire par l'insertion de l'homme dans le monde. Pascal l'a dit en des termes frappants: «Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimensions. Elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose» (cf. *A la recherche...*, p. 30 et 91; p. 234). Ainsi l'auteur commence-t-il par se situer, par désigner le lieu où il vit – Neuchâtel –, puis il détermine quelle est, ce 22 juin 1969, à 17 h., la pression atmosphérique. On a donc affaire à un physicien qui, d'entrée de jeu, entend montrer que la connaissance scientifique est une *construction* plutôt qu'une constatation, une construction délicate, même quand il s'agit de faits. Le voyage d'exploration de ce physicien–philosophe le conduit assez vite en Grèce, dans la Grèce antique où se sont constituées les sciences rationnelles et expérimentales ainsi que la philosophie. Il y rencontre quelques-uns des présocratiques, Socrate et Platon, mais surtout Aristote auprès duquel il séjourne longuement, puisque son étude relative à *La physique d'Aristote* s'étend sur 165 pages. Le Stagirite, en effet, est le

---

* Allocution préalable à la remise à l'auteur du prix de l'Institut neuchâtelois, samedi 11 mars 1972.

premier à donner à l'Occident une théorie physique d'ensemble. Elle interprète le mouvement et le changement en général (génération, accroissement, augmentation et leurs contraires) comme le passage d'une matière incomplètement déterminée à la forme qui la détermine intérieurement, ou qui la quitte. Cette philosophie de la nature est une logique-physique qui a sa raison d'être et sa valeur, mais elle n'a pu se donner les moyens de mesurer le poids spécifique des corps matériels; faute d'avoir admis théoriquement l'existence du vide et de l'avoir réalisée expérimentalement, Aristote n'est pas parvenu à se faire une idée claire de la force, de la masse et de la densité qu'il croit pouvoir mesurer pour l'air (cf. *A la recherche...*, p. 52 et p. 118). Archimède, au contraire, a compris que la mesure d'un poids exigeait l'existence théorique du vide et il a non seulement énoncé la première des lois scientifiques que l'Occident a connues, mais il a aussi fondé la statique sur des principes, tels l'existence du vide et du poids qu'on peut mesurer. Ces principes, il ne les a pas reliés à une théorie générale de l'être, de sorte qu'il n'a pas remplacé Aristote. Il n'est donc pas question de traiter la théorie aristotélicienne d'infantile, comme l'ont dit certains modernes qui n'ont pas été y voir, et il n'est pas question non plus d'abattre Euclide: il s'agit plutôt de s'appuyer à la géométrie construite par Euclide sur des axiomes clairement reconnus pour l'interpréter, grâce aux géométries non-euclidiennes, comme un cas particulier. Quoi qu'on en pense, l'œuvre scientifique des Grecs demeure inaliénable, sinon irréformable. C'est une étape. – Une deuxième étape se rencontre à la Renaissance illustrée, en particulier, par Léonard de Vinci, par Copernic, Kepler et Galilée. Léonard est sans doute avec Pascal l'un des plus grands savants parmi les artistes, l'un des plus grands artistes parmi les savants et l'on discerne en l'étudiant que ces deux activités humaines – science et art – ne s'opposent pas comme l'impersonnel et le personnel, mais que toutes deux – personnelles et impersonnelles à la fois, mais pas du même point de vue,-jaillissent d'une même source: la capacité humaine de création et de construction. Galilée pose les bases de la science expérimentale moderne en énonçant, après plusieurs tentatives, la loi de la chute des corps solides, le principe de la composition des mouvements, celui aussi de l'indépendance des effets des forces à propos du mouvement des projectiles. Galilée rend ainsi caduque la physique aristotélicienne, mais il n'a pas constitué une doctrine générale qui puisse rivaliser avec celle d'Aristote. Il y avait là une œuvre positive à faire que Descartes, qui était au courant des travaux de Galilée, a entreprise. C'est une troisième étape marquante. Descartes admet que le mécanisme s'applique adéquatement à la matière dont l'essence est l'étendue. Il fournit par là une doctrine capable de lutter efficacement contre la théorie aristotélicienne de la nature (p. 278 et 290) et pose, du même coup, le cadre général de la physique mathématique. De plus, en énonçant le principe d'inertie dans sa généralité, il contribue puissamment à établir les sciences expérimentales et rationnelles (p. 289 et 291). Sans doute, le détail de la physique cartésienne n'a plus cours, mais Descartes reste comme un promoteur de la recherche intrépide de la vérité, en science comme en philosophie. A cet égard, la révolution cartésienne garde une valeur actuelle et cette valeur est même telle que le lecteur du livre *A la recherche d'un ordre naturel*

y trouve exprimé le vœu, dans un chapitre consacré à Pascal, qu'un nouveau *Descartes* paraisse parmi nous (p. 82). Pascal n'en est pas déprécié.

Peu après que Descartes ait donné un essor conquérant aux sciences modernes et développé un système de philosophie complet, bien que toujours ouvert aux vérités nouvelles, Pascal, géomètre et physicien comme Descartes, mais autrement que lui, distingue trois ordres différents de grandeurs: les corps, les esprits et la charité. Il pratique une science qu'il veut consciente de ses limites. Cependant, par le calcul des probabilités et l'élaboration de son pari, Pascal a conquis un domaine nouveau pour la pensée humaine, et la situation de l'homme dans le monde devient plus concrète et plus tragique. En un sens, le pari de Pascal a gardé sa valeur, parce qu'il exprime l'essor clair-obscur de toute existence humaine en même temps que l'effort de raison que chacun de nous est invité à fournir, s'il veut passer de l'obscurité à la lumière et donner ainsi un sens à sa vie. La science éclaire donc notre conduite, mais elle nous maintient dans le domaine du probable. Ce qui met encore Pascal dans la ligne de la recherche scientifique moderne, c'est son intelligence du fait ou de l'événement, intelligence qui lui permet de distinguer science et religion sans les opposer, car le christianisme se rattache tout entier à un événement historique, celui du sacrifice du Christ. Religion chrétienne et science moderne ont encore ceci en commun qu'elles sont étroitement liées à leur propre histoire. Ici éclate le sens humain de Pascal envisageant l'aventure des hommes à travers les âges comme formant une seule et même histoire, surtout quand il s'agit de science: Pascal ne sépare pas la science qu'il contribue à promouvoir, de l'histoire même de cette science; comme physicien et mathématicien, il fait figure de continuateur non pas de Descartes, mais d'Archimède. Chercheur passionné et convaincu de la valeur des résultats acquis, Pascal nuance cependant toutes les appréciations qu'il donne comme assurées, grâce à son idée même de la science circonscrite par ses limites et cependant vouée à une recherche sans limites. Il découvre l'admirable liaison que la nature, qui tend toujours à l'unité, a établie entre des réalités apparemment éloignées, et cette orientation-là de sa pensée autorise à le rapprocher de Spinoza soutenant que «l'esprit se connaît d'autant mieux que sa connaissance de la nature est plus étendue» (cf. p. 32, 56, 199, 327). Ici, toutefois, la notion pascalienne des deux infinis ne suffit plus: il faut s'élever à l'infiniment infini tel que Spinoza l'a compris (cf. p. 24). Voici une cinquième étape. Dans ce même XVIIe siècle, aux Pays-Bas, nous sommes mis en présence de deux trésors impondérables, le clair-obscur de Rembrandt et la lumière intelligible qui irradie du centre de la philosophie de Spinoza. Voilà plus de soixante ans que Samuel Gagnebin lit et médite l'œuvre de Spinoza sur lequel il a donné l'étude la plus poussée qu'il nous livre. Spinoza surgit non pas isolé, mais seul comme un des génies les plus purs qui ait vécu parmi les hommes: honni de ses coréligionnaires israélites, il cherche le salut sans haine et sans révolte, soutenu par un amour de la vérité tel qu'il en a poussé l'examen jusqu'en ses derniers retranchements: il a montré qu'un jugement vrai ne reçoit pas du dehors l'estampille de la vérité; la vérité est une qualité inhérente au jugement vrai et s'il y a là une apparente tautologie, c'est que la vérité ne se définit pas par une autre présence qu'elle-même. Dans l'ordre

physique, la lumière est son propre témoin et la proposition «la lumière éclaire» n'a pas, en dernier ressort, d'autre critère qu'elle-même, quand nous percevons un objet éclairé. De même dans l'ordre intellectuel: la vérité est témoin d'elle-même et du faux. Par exemple, lorsque l'activité de notre raison construit la sphère en faisant tourner un demi-cercle autour du diamètre joignant ses extrémités, nous obtenons une idée vraie de la sphère qui nous en livre toutes les propriétés et celles-là seulement (cf. p. 47–48; 299). Cette idée vraie, comparable à un outil que nous forgeons, produit en nous la certitude, quand bien même l'activité de faire tourner un demi-cercle reste mentale, quand bien même aussi nous savons que, dans la nature, aucune sphère n'a jamais été engendrée ainsi (cf. p. 299). La pensée humaine parvient dès lors à son autonomie, mais c'est une autonomie qui s'ouvre non seulement au monde naturel, à la *natura naturata*, mais encore à la *Natura naturans*, c'est-à-dire à l'activité divine en qui la perfection de l'essence implique l'existence, substance unique et infiniment infinie. Voilà le Dieu dont nous dépendons et auquel nous pouvons recourir dans notre désespoir. Car, dans ce seul cas, la dépendance est une libération, puisque Dieu seul est infiniment infini (cf. p. 24, 50, 114; 302, 335).

Il va de soi qu'aujourd'hui la philosophie de Spinoza ne peut être reprise telle quelle entièrement et l'ouvrage consacré *A la recherche d'un ordre naturel* s'écarte du spinozisme sur un nombre appréciable de points: il n'accorde pas que la nature soit aussi nécessitée que le dit Spinoza; de plus, la part relative de liberté dont l'homme dispose, a permis aux mathématiciens de créer des géométries non-euclidiennes, de sorte que la géométrie euclidienne ne joue plus le rôle unique d'une science accomplie que lui assigne Spinoza exposant l'*Ethique more geometrico*.

Pour être équitable, il faudrait parler longuement de Leibniz et de Newton qui représentent ici deux étapes très importantes, puisqu'il a été donné à Leibniz et à Newton de changer pour la science le cours de l'histoire. La physique newtonienne est le premier modèle de la physique classique, présente aujourd'hui encore dans l'enseignement scientifique: gravitation universelle, décomposition de la lumière blanche, principe du parallélogramme des forces mis à la base de la mécanique rationnelle par Newton en 1687. La période de la physique classique ouverte par Newton ne sera vraiment dépassée qu'en 1900 avec la découverte des quanta par Max Planck.

Kant prend pour modèles scientifiques la géométrie euclidienne et la physique newtonienne qui seront toutes deux, en un certain sens, dépassées. Mais lorsqu'en 1790, dans la *Critique du jugement*, Kant propose la distinction pertinente et féconde entre «jugements déterminants» et «jugements réfléchissants», il permet de mieux éclairer la connaissance elle-même. Les jugments sont *déterminants*, lorsque nous appliquons les concepts de l'entendement aux données de l'intuition sensible; par exemple, lorsque nous disons: «Tout événement a une cause». La relation d'incertitude énoncée en 1927 par Heisenberg relève d'un jugement déterminant, indice aussi que l'observateur d'un phénomène microscopique modifie, par son observation même, le phénomène. A la différence du jugement déterminant, le jugement réflé-

chissant établit un passage de la partie au tout, du particulier au général, du moyen à la fin. Nous effectuons ce passage par un jugement tel que «l'œil est fait pour voir». Eh bien! le principe d'inertie énoncé par Descartes résulte d'un jugement réfléchissant, synthétique et audacieux (cf. p. 33). C'est un autre jugement réfléchissant, synthétique et audacieux, qui permet de construire la théorie de l'évolution des espèces animales chez Lamarck, Darwin et leurs continuateurs (cf. p. 65). Le jugement réfléchissant opère des synthèses audacieuses et se situe à la fine pointe du processus de la connaissance. Ce jugement-là englobe même le pari de Pascal qu'il rejoint et comprend. La distinction kantienne entre jugement déterminant et jugement réfléchissant fournit une clé d'interprétation de la connaissance tout entière.

Cette pérégrination se poursuit longtemps et le livre *A la recherche d'un ordre naturel* nous conduit à Paris auprès de Lamarck et de sa *Philosophie zoologique* au début du XIXe siècle, puis à Berlin, en octobre 1900, au moment où Max Planck découvre les quanta. Nous revenons à Paris, au Collège de France où Bergson s'apprête, en 1907, à publier *L'évolution créatrice*.

On ne peut omettre l'étape zuricoise et la rencontre avec Ferdinand Gonseth. Très proche de Ferdinand Gonseth dans sa conception générale des sciences et très reconnaissant d'avoir été encouragé par lui à collaborer à la publication d'un manuel de géométrie plane ainsi qu'à participer aux importants «Entretiens de Zurich» en 1950, 51 et 52, l'auteur d'*A la recherche d'un ordre naturel* consacre toute une étude à «la géométrie et sa signification comme science de l'espace d'après Ferdinand Gonseth». L'adhésion à l'idonéisme gonsethien s'y trouve exprimée avec force, en particulier parce que la géométrie est interprétée comme un exemple privilégié d'une science rationnelle en évolution (cf. p. 243). Mais cette mise en évidence de la valeur de la géométrie ne s'oppose pas à l'unification des mathématiques en une seule discipline où l'algèbre, l'analyse et la géométrie se trouvent étroitement soudées. L'unification de la mathématique moderne présente de grands avantages et traduit une évolution quasi nécessaire (p. 244).

Quand il s'agit de physique, le lecteur d'*A la recherche d'un ordre naturel* se voit revenir à Neuchâtel, en particulier à l'Institut de physique et à son directeur, M. Jean Rossel dont l'ouvrage consacré à la *Physique générale* sert de fréquente référence à Samuel Gagnebin.

Toutes ces étapes sont, bien sûr, contigentes: elles représentent des choix raisonnés de l'auteur et non pas un voyage en zigzag comme Toepffer en a fait, quoique Toepffer et Ramuz soient très appréciés. La présentation succincte que voilà pourrait laisser croire qu'il s'agit d'un éclectisme de professeur ou bien d'une saisie nécessairement progressive de l'histoire occidentale, à la manière de Hegel. Ce n'est pas le cas, pour trois raisons que je vais me permettre d'évoquer en conclusion, en rappelant que le problème général reste le même que pour Spinoza, bien que les données aient changé; il s'agit, en effet, de connaître «l'union qu'a l'âme pensante avec la nature entière» (p. 60).

1. *Il y a un ordre naturel.* Qu'est-ce que cela veut dire? Nous pouvons discerner un «ordre», c'est-à-dire une certaine stabilité qui n'est pas immuable, une

régularité, un équilibre de processus qui ne dépendent pas de nous et constituent un ensemble illimité de réalités et d'événements; à cet ensemble les hommes appartiennent, en fait et en droit. Nous ne pouvons pas, à vrai dire, démontrer en toute rigueur que cet ordre existe, car nous ne le considérons pas du dehors et n'avons pas de quoi remonter au-delà de cette affirmation (p. 199). Si nous ne pouvons pas prouver que cet ordre existe, nous pouvons cependant le discerner, l'étudier, nous appuyer sur lui et affirmer présomptivement, à nos risques et périls, qu'il en est bien ainsi. Cet ordre se trouve à la base de l'existence humaine, il fonde les sciences autant que les arts et prend une signification philosophique et religieuse, quand nous posons la question de son origine, d'une part et, de l'autre, de notre raison d'être sur ce globe. Se poser cette question est un acte éminemment personnel, comme d'ailleurs la recherche en science et la création artistique sont des actes personnels. Si l'ordre de la nature est anonyme et impersonnel, l'activité des hommes à l'intérieur de cet ordre, est communautaire et personnelle.

2. *L'œuvre humaine.* Ici, Samuel Gagnebin s'inscrit lui-même dans le mouvement de sa propre génération, laquelle, dit-il, a repris à son compte un effort de celle qui l'avait précédée, à savoir donner aux sciences, sans les enfermer dans des cadres rigides, une structure formelle telle qu'elle détermine plus précisément leur domaine de validité et permette de les fonder sur une base mieux assurée(cf. p. 42 et 271).

Au fond, *l'homme est un créateur*, il crée, il est un «poète» au sens étymologique du terme ποιεῖν, créer, produire. Il produit le langage, si bien que la société des hommes, à la différence des sociétés animales, devient délibérante. L'homme produit les œuvres d'art, il fait sa religion et produit la science. On trouve là la racine de la constructivité scientifique, mais l'homme ne crée pas de toutes pièces les sciences: il utilise toujours un donné et c'est pourquoi l'activité scientifique, sur le front de la recherche, n'est ni invention seulement ni seulement découverte: c'est une invention-découverte. L'essentiel de la vie de l'homme consiste dans une réflexion agissante, chercheuse et productrice. Il produit des possibles grâce à son *discours mental*, mais ces possibles ont une réalité, dans le genre de ce qui est réellement possible. Alors chaque homme, prenant à témoin d'autres hommes, passe du possible au réel par un jugement audacieux et ultime, bien que toujours révisable. Le passage que nous faisons tous du possible au réel à travers le réellement possible, constitue le postulat le plus important de la pensée humaine, de sorte que sa portée repose en définitive sur l'accord présomptif des consciences individuelles (p. 48).

3. *Prorpective* L'ouvrage *A la recherche d'un ordre naturel* ne propose pas un système complet de philosophie, mais décrit et explique un itinéraire en même temps qu'il trace des orientations. L'une des plus importantes orientations est donnée par la *prospective*, car la tâche des hommes consiste à établir une so ciété viable qui soit non un désordre, mais un organisme, et l'ouvrage commence et se termine par un cri d'appel.

«Ainsi, le dernier mot reste à l'ordre de la nature: faire de l'humanité un organisme vivant et libre. Or, il résulte de nos études que cela ne se pourra que par la recherche d'une conception d'un Dieu qui s'imposerait de lui-même à tous et coordonnerait ainsi les volontés humaines. Je n'adore pas un dieu tout fait.

Les vivants, s'ils réfléchissent, tiennent l'être pour singulier.

L'univers est un événement. Il a sa raison d'être.
Réciproquement:
Dieu n'agit que par simple nature.
C'est un haut devoir de comprendre ce que cela signifie.

Notre science, notre religion, notre art, notre technique ne sont qu'humains; mais ils sont humains. Faisons en sorte que notre société devienne humaine.

Trois choses demeurent au cœur des *hommes libres*[1]. La première est la louange. La deuxième est l'intégrité. La troisième est l'amitié» (p. 428).

Charles Gagnebin

---

[1] Voir Spinoza, *Ethique* IV, LXVI–LXXIII et *l'Appendice*.